Ami du Clergé du 8 juillet 1948

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXIX. *12e Dimanche après la Pentecôte :* Témoins de la grandeur de Dieu (IV), 201.

Entretiens sur l'Action Catholique. — XXIII. Le mandat de l'Eglise, 203.

Plans d'instructions sur le Credo. — XVI. L'homme à l'image de Dieu, 204.

La Sanctification de la journée. — XVI. *Les Exercices de piété* (suite) : 5. La Sainte Communion : l'action de grâces, 206.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XLII. Le christianisme en Occident, 207.

En lisant. — Ce que l'auditeur attend du sermon, 208.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXIX

12e Dimanche après la Pentecôte

TÉMOINS DE LA GRANDEUR DE DIEU (IV)

Mes frères,

C'est devenu un lieu commun d'affirmer que nous vivons des années cruciales, que nous sommes à un carrefour, à la croisée des chemins.

« Je pense, a écrit J. Maritain, que deux mouvements immanents se croisent à chaque point de l'histoire du monde : l'un de ces mouvements tire vers le haut tout ce qui dans le monde participe à la vie divine de l'Eglise, laquelle est dans le monde et n'est pas du monde et suit l'attraction du Christ, Chef du genre humain. L'autre mouvement tire vers le bas tout ce qui dans le monde appartient au prince de ce monde... Ainsi l'ivraie grandit avec le froment, le capital de péché grandit tout le long de l'histoire, et le capital de grâce grandit aussi et surabonde... L'héroïsme chrétien deviendra un jour l'unique solution des problèmes de la vie... Alors on verra sans doute coïncider avec le pire état de l'histoire humaine une floraison de sainteté » *(Le Docteur Angélique)*.

Cependant, à travers ces vicissitudes, la Croix de Jésus-Christ se dresse, immuable. *Stat crux...* « Il n'y a rien de plus grand au monde que Jésus-Christ et rien de plus grand en Jésus-Christ que son sacrifice », proclamait Bossuet. Vous rappeler la grandeur de ce sacrifice divin qui se perpétue dans nos églises, — vous montrer la grandeur du Sacerdoce catholique qui assure le perpétuel sacrifice — et aussi la grandeur de la participation que vous êtes appelés à y apporter, c'est tout mon but. L'épître de ce jour nous y invite, la fête que nous célébrons demain en sera la magnifique illustration.

I. — *Jésus est le prêtre de l'éternel Sacrifice*

Sous l'Ancienne Loi, les rites, les offrandes et les sacrifices du culte divin établi par Moïse étaient multiples, variés. Plusieurs s'accompagnaient d'une grande magnificence extérieure et lorsque ce fut au Temple, dans un cadre d'une beauté unique. Une des douze tribus était réservée au service du Temple et ses membres libérés des obligations communes.

Mais ces rites n'étaient que la figure, l'annonce du grand sacrifice à venir, le seul efficace par lui-même. Jésus, Fils de Dieu, est venu, supérieur à Moïse, plus grand que tous les prêtres et princes des prêtres de l'Ancienne Loi.

« Tel est, dit S. Paul, le grand prêtre qu'il nous fallait, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et élevé au-dessus des cieux ; qui n'a pas besoin, comme les prêtres (anciens), d'offrir chaque jour des sacrifices d'abord pour ses propres péchés, ensuite pour ceux du peuple. Il a offert son sacrifice une fois pour toutes en s'offrant lui-même » (Héb., VII, 26, 27). « Ce n'est pas avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang qu'il est entré une fois pour toutes dans le Saint des saints, après avoir acquis une rédemption éternelle... » (IX, 11, 14).

Il est Prêtre éternellement. « De là vient qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, puisqu'il est toujours vivant pour intercéder pour nous » *(ibid.*, VII, 24, 25).

Aussi, au Concile de Trente (Session XXII, ch. I) l'Eglise a-t-elle formulé cette doctrine : « Parce que l'œuvre de la Rédemption ne pouvait être accomplie sous l'A. T., à cause de la faiblesse du sacerdoce lévitique, il fallut un autre prêtre, J.-C. Notre-Seigneur, qui pût conduire au salut et à la perfection tous ceux qui devaient être sanctifiés. Il s'offrit une fois pour toutes à son Père sur l'autel de la croix... et à la dernière Cène, il laissa à l'Eglise son Epouse un sacrifice visible, qui rappelle jusqu'à la fin des temps le sacrifice sanglant de la croix et nous en applique les fruits. »

II. — *La gloire du Sacerdoce de la Loi Nouvelle*

Dans la IIe Epître aux Corinthiens (que nous venons de lire) S. Paul, rappelant le message divin que Moïse rapporta du Sinaï, écrit sur des tables de pierre, dit à ses fidèles :

« Oui, manifestement, vous êtes une lettre du Christ, écrite par notre ministère, non avec de l'encre, mais par l'Esprit de Dieu vivant ; non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur vos cœurs... C'est Dieu qui nous a rendus capables d'être ministres d'une Nouvelle Alliance, non de la lettre, mais de l'esprit ; car la lettre tue, mais l'esprit vivifie. Or, si le ministère de la mort, gravé en lettres sur des pierres, a été entouré de gloire au point que les fils d'Israël ne pouvaient fixer leurs regards sur la face de Moïse à cause de l'éclat de son visage, tout passager qu'il fût, *combien plus le ministère de l'esprit ne sera-t-il pas entouré de gloire ?* » (III, 3, 11).

« Pour nous, ajoute-t-il, le visage découvert, réfléchissant comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de plus en plus resplendissante, comme par le Seigneur, qui est esprit » (III, 18).

Sacerdoce spirituel, sacerdoce glorieux, sacerdoce resplendissant... tel est, m. f., le sacerdoce de la Nouvelle Alliance. Sur le Sinaï, le visage de Moïse était devenu rayonnant, tandis qu'il parlait avec le Seigneur, au point que, lorsqu'il descendit de la montagne, les Israélites craignaient de s'approcher de lui. Sur la montagne sainte qu'est l'autel où Dieu s'immole, le prêtre, penché sur l'Hostie de lumière où s'accomplit entre ses mains le plus grand des miracles et sur le *merveilleux Calice* que Jésus prit entre ses mains pour changer le vin en son Sang, est plus proche encore de la divinité que ne l'était

Moïse. Il est, pour ainsi dire, *identifié à Jésus-Prêtre*, qui parle par ses lèvres, agit par ses mains : « Ceci est mon Corps, ceci est le Calice de mon Sang. » Le rayonnement de Dieu sur son visage, les fidèles l'aperçoivent parfois chez les saints, et bénissent le Seigneur de leur avoir donné par ces saints prêtres, un témoignage vivant de la grandeur de Dieu.

Plus encore que dans la grandeur des basiliques ou la beauté miraculeuse des visages, c'est dans la gloire resplendissante du Sacerdoce catholique qui le continue que le Christ apparaît aux hommes d'aujourd'hui qui veulent le reconnaître là, ainsi qu'ils le reconnaissent dans le Calice et dans l'Hostie... La mitre qui orne majestueusement le front des Pontife est le symbole de la gloire qui rayonne dans le caractère sacerdotal, « réfléchissant, comme dans un miroir, la gloire du Seigneur », gloire toute spirituelle, gloire dont les pierres précieuses sont les vertus intimes qui les configurent au Prêtre Eternel.

A) *Les prêtres sont consacrés au service de Dieu.*

Les plus humbles serviteurs des rois sont honorés de ce service. A la cour du Christ dont la présence se perpétue dans l'Eucharistie, c'est l'office suprême qui est dévolu aux ministres. Ecoutez ce que dit l'Eglise aux futurs sous-diacres : « En effet, *l'autel de la Sainte Eglise, c'est J.-C. lui-même* ; car en lui et par lui les oblations des fidèles sont offertes au Père. Les pales et les corporaux de l'autel signifient les membres de J.-C., c'est-à-dire les fidèles dont le Seigneur s'entoure comme d'un manteau de prix... S. Jean vit aussi le Fils de l'homme ceint d'une couronne d'or, c.-à-d. entouré de la multitude des saints... Soyez donc tels qu'il convient pour servir dignement au divin sacrifice de l'Eglise de Dieu, c.-à-d. au Corps du Christ. »

Dès la cérémonie de la tonsure, d'ailleurs, elle les a « séparés » du monde, en coupant symboliquement leur chevelure, en leur donnant un habit particulier. Elle en a fait des *clercs*, des réservés au service du divin Roi. Servir Dieu, c'est régner ; puisque son royaume est à ceux qui le suivent, dans la foi, l'espérance et l'amour. Aussi, les moines portent-ils cette couronne symbolique d'une royauté spirituelle dont le ciel verra le plein épanouissement, ce ciel où Dieu n'admet que « des têtes couronnées », dit Bossuet.

Puis, peu à peu, par sept degrés qui sont *les Ordres*, elle leur confie les fonctions sacrées de portier de l'église, de lecteur, d'exorciste, d'acolyte et les achemine ainsi vers l'autel où les Ordres sacrés de sous-diacre et de diacre sont la préparation immédiate à la consécration totale du sacerdoce.

Le prêtre est consacré à Dieu. Cette idée de *consécration* implique un don total de soi à Dieu. Mais parce que le vrai Dieu est le Dieu vivant, la source féconde de la vie, l'Amour qui se donne, la consécration sacerdotale comporte un autre caractère. Elle implique la sainteté, une sainteté qui est une pureté et un amour. Le consacré est donné à Dieu pour fructifier au maximum, pour sa gloire.

D. O. M. C'est un temple vivant qui porte, dans l'intime de son âme, ces trois mots par lesquels s'exprime, au fronton de nos églises, leur dédicace au Seigneur. « *Au Dieu Très Bon, Très Grand* ». Chaque messe renouvellera et perfectionnera cette union au Christ-Prêtre, qui constitue vraiment la sainteté du prêtre, et qui faisait dire à Lacordaire : « Le sacerdoce est l'immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu » et qui fait désirer aux prêtres d'être, avec le Christ, hosties de leur sacrifice, d'une façon chaque jour plus réelle et plus intime.

B) *L'union au Christ fait la grandeur du prêtre.*

Par le sacrifice, acte extérieur et public de la vertu de religion, s'élèvent vers Dieu l'adoration, l'action de grâces, la réparation et la supplication du peuple chrétien qui s'unit au prêtre pour n'être qu'une âme avec lui. Il s'ensuit, comme le montre S. Augustin *(De Trinitate)*, que le sacerdoce est d'autant plus parfait que le prêtre, médiateur, est plus uni à Dieu, plus uni à la victime offerte, et plus uni aux hommes pour qui elle est offerte.

1° Plus le prêtre est saint, plus son cœur est uni à la divine Victime, plus son sacrifice est parfait pour la gloire de Dieu. « Qui gravira la montagne du Seigneur et qui se tiendra dans son sanctuaire ? — *L'homme aux mains nettes et au cœur pur...* » (Ps. XXIII).

« Nous au ciel, vous sur la terre, disait un jour, en une apparition, Ste Thérèse d'Avila à ses filles — qui, si elles ne sont pas prêtres, se donnent à Dieu comme victimes dans la vie religieuse — nous devons être une même chose en pureté et en amour. Nous en contemplant l'Essence Divine, vous en adorant le Très Saint-Sacrement. Nous dans le repos de l'éternité, vous en travaillant et en souffrant. »

Ainsi se rejoignent dans la pureté et l'amour les adorateurs des deux sanctuaires, celui du Ciel et celui de l'Eucharistie. Faut-il ajouter que, tout compte fait, ils se rejoignent aussi dans la joie, car l'amour produit normalement la joie.

2° Plus le prêtre et le peuple sont unis, plus le sacrifice est parfait. *Meum ac vestrum sacrificium. Memento... omnium circumstantium... qui tibi offerunt hoc sacrificium laudis.* Plus le peuple est nombreux et fervent, plus grand est l'hommage, plus parfaite l'adoration et plus étendus les fruits du sacrifice. Il dépend de vous, m. f., qu'il en soit ainsi. Soyez par votre fidélité dominicale, par votre empressement à la messe quotidienne, les témoins de la grandeur de Dieu.

III. — *La prière pour les ouvriers de la moisson*

Vous connaissez, peut-être, ces lignes si expressives de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus :

« Quel mystère ! Jésus n'est-il pas tout-puissant ? Pourquoi s'abaisse-t-il à dire : Demandez au Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers ?... Ah ! c'est qu'il a pour nous un amour si incompréhensible, si délicat, qu'il ne veut rien faire sans nous y associer. Le Créateur de l'univers attend la prière d'une pauvre petite âme pour en sauver une multitude d'autres, rachetées comme elle au prix de son sang.

Notre vocation à nous ce n'est pas d'aller moissonner dans les champs du Père de famille. Notre mission est plus sublime encore. « Levez les yeux et voyez... » Voyez comme dans le ciel il y a des places vides ; c'est à vous de les combler... vous êtes mes Moïse priant sur la montagne ; demandez-moi des ouvriers et j'en enverrai, je n'attends qu'une prière, un soupir de votre cœur ». L'apostolat de la prière n'est-il pas, pour ainsi dire, plus élevé que celui de la parole ? C'est à nous de former des ouvriers évangéliques qui sauveront des milliers d'âmes dont nous deviendrons les mères... » (Lettre XII).

Jeunes gens, jeunes filles, parents chrétiens, demandez au Seigneur que brille un jour au front de l'un de vos fils la couronne sacerdotale, couronne d'épines peut-être, mais, aux yeux de la foi, les épi-

ces resplendissent comme des rayons de gloire. Vous aurez part, vous-mêmes, aux mérites et aux fruits de toute une vie offerte à Dieu.

« Ce que je vous demande, Seigneur, suppliait S. Louis-Marie de Montfort, *des prêtres* libres de votre liberté, détachés de tout, sans père, sans mère, sans frères ni sœurs ni parents selon la chair, sans amis selon le monde, sans embarras, sans soins, et même sans volonté propre.

Des esclaves de votre amour et de votre volonté ; des hommes selon votre volonté qui fassent toutes vos volontés et terrassent tous vos ennemis : Croix et Rosaire dans les mains...

Des gens toujours à votre main, toujours prêts à vous obéir, comme Samuel ; toujours prêts à courir et à tout souffrir avec vous et pour vous, comme les Apôtres : *Eamus et nos et moriamur cum eo...*

De vrais serviteurs de la Sainte Vierge... »

* *

« Servir Dieu, c'est être roi ». Nul ne l'a compris aussi bien ni réalisé aussi parfaitement que l'humble Curé d'Ars, S. Jean-Marie Vianney, Patron céleste de tous les curés du monde, dont nous célébrons demain la fête. Pour le service de Dieu en sa modeste église de campagne aucun sacrifice n'était superflu, aucun ornement assez beau. Mais le calice le plus riche était assurément le cœur de ce prêtre où resplendissait l'or très pur de la divine charité. « Il était prêtre du Dieu très saint ». *Amen.*

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XXIII

LE MANDAT DE L'ÉGLISE

Mes frères,

Vous voici donc dans la disposition d'esprit que l'Eglise, et le Christ lui-même, attendent de vous : attentifs à tous les frères que Dieu met sur votre route, soucieux des influences qu'ils subissent, prêts à leur porter secours en leur donnant la lumière que la révélation apporte, et tout disposés, pour cela, à joindre tous vos efforts à toutes les âmes de bonne volonté. Que faut-il pour que cette action apostolique devienne de l'Action catholique au sens plein du mot ? Quelque chose encore qui ne peut venir de vous, mais que l'Eglise vous concédera de tout cœur, si elle le juge bon.

Cette Eglise vous a donné déjà l'essentiel en vous admettant au baptême. Elle a mis le comble à ses dons lorsque l'Evêque vous a confirmés. Ces deux sacrements, et la grâce qu'ils vous ont donnée sont la source d'où découlent tous vos désirs de vie généreuse. Ils conduisent, par leur logique même, au rayonnement apostolique. Mais l'apostolat, pour être d'action catholique, a besoin, non seulement d'être organisé, mais d'être reconnu et organisé par l'Eglise. C'est ce que l'on désigne sous le nom, peu clair parfois, de *mandat d'Action Catholique.*

I. — *Le chrétien n'est jamais sans lien avec son Eglise*

Ce serait, certes, se faire une fausse idée du chrétien que de se l'imaginer comme livré à lui-même une fois qu'il a reçu du prêtre ou de l'Evêque, les sacrements fondamentaux de sa vie. Tant qu'il est sur cette terre, il n'est jamais relié au Christ autrement que par l'Eglise. Celle-ci le suit dans tous les actes de son existence, juge la conformité de ces actes à l'idéal évangélique, se fait maternelle, donc éducatrice, en reprenant, exhortant, parfois même en corrigeant.

Le lien qui l'unit à l'Eglise, n'est point d'ordre extérieur et juridique, comme celui qui réunirait des associés à une œuvre commune, ou même le citoyen et son Etat. Lien *vital* il situe les relations entre la Hiérarchie et lui sur le plan de la *paternité*, d'une part, et de la *filiation* de l'autre. Mais dire cela, c'est souligner la force plus grande que prend ce lien. Précisément parce qu'elle a enfanté ce chrétien à la vie de la grâce, l'Eglise est sans cesse en éveil pour cultiver en lui, et épanouir sa liberté d'enfant de Dieu. Rien de ce qu'il fait ne peut la laisser indifférente, c'est pour cela que la morale pèse toutes nos attitudes, et sans cesse s'efforce de les redresser. C'est pour cela que nous devons, chaque fois que nous avons failli, soumettre nos fautes au jugement de l'Eglise, et lui en demander le pardon.

Comme toutes ces choses deviennent plus vraies lorsqu'il ne s'agit plus seulement de l'activité d'un individu isolé, mais d'une action d'*ensemble*, concertée, organisée ! De moment que ce sont des chrétiens qui agissent, et plus encore qui agissent pour faire une œuvre surnaturelle, l'Eglise a le devoir de les suivre, de les conseiller, de leur dire s'ils sont dans la bonne voie.

Car c'est l'évêque, successeur des apôtres, qui porte devant Dieu, dans son diocèse, la redoutable charge de l'apostolat. « Que rien ne se fasse sans lui » répète à l'envi toute la tradition chrétienne. Sans lui, c'est-à-dire sans la hiérarchie qui doit suivre partout les efforts des fidèles. Accepter d'être ainsi contrôlé est dans la droite ligne de l'esprit chrétien. Sinon, des beaux efforts peuvent être dépensés en pure perte. Plût à Dieu, même, qu'ils ne soient pas nuisibles au royaume de Dieu sur terre !

Lien de vie divine par les sacrements, lien de contrôle par le magistère doctrinal : nous sommes au seuil de l'activité catholique.

II. — *Ce qu'est le « mandat » en Action Catholique*

La Hiérarchie va-t-elle, pour constituer l'Action Catholique, instituer un huitième *sacrement* auquel le Christ serait étranger ? C'est impossible, vous le savez bien. Non seulement l'Eglise ne peut donner à ses membres d'autres grâces que celles du Christ, mais elle doit, pour cela, passer par les canaux que Jésus lui-même a inventé pour le bien des hommes.

Le mandat serait-il une *cérémonie liturgique* d'importance moindre que le sacrement, ne donnant pas la grâce de façon aussi assurée et presque automatique ? Non plus. On peut penser, certes, qu'il serait utile de traduire cette confiance et cette mission de l'Eglise par un rite : une imposition des mains, par exemple. Certains l'ont cru. D'autres voient dans une pratique semblable infiniment plus de dangers que d'avantages, et la repoussent énergiquement. La question, au fond ,n'a guère d'importance. Ce qui en a, c'est moins le geste qui symbolise quelque chose, que la chose même.

Qu'est-ce donc alors que ce « mandat » ? C'est plus qu'une simple approbation après coup, une sorte de reconnaissance de légitimité, c'est, positivement, une mission confiée par la Hiérarchie, une part de ses

responsabilités, qu'elle demande qu'on prenne. L'activité des fidèles a pu être isolée, s'exercer d'abord spontanément et sans aucun « mandat ». Pendant un temps, la Hiérarchie a regardé vivre et agir ses fils avec sympathie, a encouragé leurs efforts, guidé leurs pas de ses conseils, mais elle ne s'engageait pas encore. Maintenant, c'est chose faite. Sans aliéner de façon définitive son droit de juger, la Hiérarchie reconnaît que cette activité est bonne, apostolique, qu'elle répond à de vrais besoins par une méthode adaptée, qu'il y a vraiment là le désir d'une prise en charge de problèmes authentiques et le souci d'instaurer ici-bas le « royaume de Dieu ». Elle fait donc siennes ces activités et ces préoccupations. Tout cela devient *l'Eglise*.

Pour autant, votre activité reste celle des laïcs, mes frères. Vous ne devenez pas des imitations ou des réductions de prêtres. L'Eglise, vous le savez bien, ce ne sont pas seulement les prêtres, mais l'ensemble de la hiérarchie et des fidèles. Vous êtes donc *d'Eglise*, votre action est une action *d'Eglise*, tout en restant une action de laïcs.

D'être ainsi agréés, reconnus, approuvés, plus encore : envoyés, mandatés, en recevez-vous des grâces plus nombreuses et plus adaptées ? Sans aucun doute. Le laïc engagé dans un mouvement reconnu officiellement comme l'Action catholique est autorisé à compter sur une aide toute particulière du Christ Jésus, car il est associé par là, très intimement à la sollicitude pastorale de son évêque.

III. — *Comment joue son influence*

Parler de « mandat », c'est parler de *mouvements*. L'Eglise ne mandate pas des individus, mais des groupes. On entend dire parfois que l'on peut faire partout de l'Action catholique. Au sens large du mot, il est bien entendu que toute activité bonne et rayonnante d'un chrétien est d'action catholique. Mais au sens plus précis que lui a donné Pie XI, ce n'est vraiment qu'en s'associant à l'action, aux préoccupations d'un *mouvement mandaté*, qu'on fera vraiment de la pleine Action catholique. S'exprimer ainsi, penser ainsi n'est pas être sectaire, mais reconnaître l'inéluctable réalité des choses.

Quelle grandeur d'ailleurs, dans ce lien avec la hiérarchie ! La confiance mise dans le mouvement va donner une valeur plus grande, plus directement surnaturelle à l'activité de ses membres, même peu fervents, même peu croyants. A la limite un incroyant de bonne foi, se donnant sans arrière-pensée et de tout son cœur, à l'œuvre d'un mouvement qu'il aime, en voulant *faire ce que veut faire le mouvement*, pourrait, sans s'en douter, accomplir une tâche d'Action catholique, tout comme si, agissant sérieusement, voulant *faire ce que veut faire l'Eglise*, il baptisait validement, sans savoir cependant ce qu'est le baptême.

Ce lien, il se matérialisera sans cesse par la présence du prêtre à côté des apôtres du mouvement. Peu importe que cette présence soit affichée ou discrète, fréquente ou rare, si tout se passe dans le respect et la confiance réciproques, la hiérarchie, par ce prêtre, est présente.

Dans le vaste champ d'action qui a été assigné au mouvement, le prêtre *(l'aumônier*, comme on le nomme communément) laisse aux laïcs toute liberté d'initiative, mais il anime et juge du point de vue surnaturel qui est le sien, toutes les activités. Il faut que, sans cesse, les chrétiens engagés dans une telle action méritent l'honneur que leur a fait la hiérarchie en leur confiant pareille mission. S'ils y étaient infidèles, le mandat pourrait leur être retiré.

N'est-il pas facile de voir, par là, combien ce mot, qu'emploient plusieurs documents de la hiérarchie, a, dans notre perspective un sens infiniment plus large que celui qu'il a dans le monde du droit ou de la politique ? Certains lui préféreraient celui de « mission ». Ce qui importe, c'est de voir que la hiérarchie, au nom de Dieu lui-même, fait de nos pauvres actes, de nos initiatives hésitantes et maladroites, des gestes divins et rédempteurs, parce qu'elle les fait entrer dans le grand courant de son « activité apostolique », comme le disait Pie XI.

* *

S'arracher à son propre individualisme était déjà méritoire. Il s'agit ici de dépasser l'égoïsme et l'individualisme du groupe. C'est encore plus dur. Mais la phrase sur le « grain de blé tombé en terre », et qui doit y « mourir », pour « porter du fruit », reste toujours vraie. On ne se diminue pas, on se grandit, au contraire, en acceptant que ceux qui représentent auprès de nous Jésus-Christ nous contrôlent, nous jugent. Quand ce contrôle et ce jugement les conduisent à reconnaître dans nos intentions un authentique souffle de l'Esprit, à faire de notre œuvre une œuvre d'Eglise, quelle plus belle récompense aurions-nous pu souhaiter ?

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

XVI

L'HOMME A L'IMAGE DE DIEU

Pour la Sainte Ecriture, comme du reste pour la science moderne, l'homme est le dernier-né de la création. Si la science ignore les anges, qui ne tombent pas sous l'observation de nos sens, la théologie situe leur création par Dieu, hors du temps qui mesure notre univers. Les anges seraient donc les aînés et l'homme le benjamin des enfants de Dieu. Comment devons-nous comprendre le plan divin ? Quelle est la dignité de l'homme ? D'où vient sa grandeur ? Est-il permis de le considérer comme le chef-d'œuvre de Dieu et en quel sens ?

Deux idées à développer : 1° Dieu a fait l'homme à son image et ressemblance ; 2° Il l'a fait en vue du Christ et à l'image du Christ, qui est véritablement son chef-d'œuvre.

I. — *Dieu a fait l'homme à son image et ressemblance*

Texte admirable de la Genèse : au moment de créer l'homme, au sixième jour, c'est-à-dire avant le grand repos de Dieu, le Créateur prononce sur un ton solennel, qui a rempli tous les commentateurs d'admiration : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux domestiques et sur toute la terre, et sur les reptiles qui rampent sur la terre. Et Dieu créa l'homme à son image : il le créa à l'image de Dieu ! ».

Jamais parole plus belle n'a été dite de l'humanité. Ceux qui déifient l'homme, en niant Dieu, croient le grandir, ils le diminuent, en le laissant dans sa petitesse native. Mais en le faisant semblable à Dieu, on l'élève aussi haut que possible.

Quel est le sens de la parole sacrée ?

S. Augustin : « Vous ne différez de la bête que par l'intelligence ; ne vous glorifiez donc pas d'autre chose. Vous vous vantez de votre force ? Les bêtes l'emportent sur vous. Vous vous glorifiez de votre vitesse ? Les mouches vont plus vite que vous. Vous êtes fiers de votre beauté ? Les ailes du paon n'ont-elles pas une beauté plus grande ? Par où donc l'emportez-vous ? Par l'image de Dieu. Où est donc l'image de Dieu ? Dans la pensée, dans l'intelligence *(Traités sur l'Evangile de S. Jean,* vers 416-417, *P. L.,* XXXV, col. 1398).

Même pensée chez la plupart des Pères. L'un des plus explicites est S. Ephrem, poète syriaque admirable, qui écrivait autour de 363 :

« Adam fut créé à l'image et ressemblance de Dieu, ce que nous interprétons en trois sens différents. La parole divine ne dirait pas que cette créature porte la ressemblance de Dieu, si ce n'est en raison de sa liberté et de sa souveraineté sur les autres créatures. Que ce soit bien là en outre le sens du mot image de Dieu, c'est ce que nous comprenons de trois manières : 1° de même que la puissance de Dieu s'étend sur toutes choses, de même le domaine d'Adam a été établi sur toutes choses. 2° Adam avait reçu une âme pure, apte à posséder tous les genres de vertus et tous les dons divins. 3° par la partie raisonnable de son intelligence et la puissance directive qui s'y trouve, il s'applique à tout ce qui occupe l'espace et fait surgir en soi les images de tout ce qu'il veut » *(Interprétations de l'Ecriture,* édition Assemani, I, col. 128).

Après les Pères, Bossuet a parlé magnifiquement de tout cela, dans *Elévations sur les Mystères,* IVe semaine, 5, 6, 7 et suiv.

« S'il faut distinguer ici l'image et la ressemblance ; ou si c'est,... pour inculquer davantage cette vérité que Dieu emploie ces deux mots à peu près de même force, je ne sais si on peut le décider. Quoi qu'il en soit, Dieu exprime ici toutes les beautés de la nature raisonnable et à la fois toutes les richesses qu'il lui a données par la grâce : entendement, volonté, droiture, innocence, claire connaissance de Dieu, amour infus de ce premier être, assurance de jouir avec lui d'une même félicité, si on eût persévéré dans la justice où l'on avait été créé. »

Et encore : « Faisons l'homme »,... à ces mots l'image de la Trinité commence à paraître. Elle reluit magnifiquement dans la créature raisonnable : semblable au Père, elle a l'être ; semblable au Fils, elle a l'intelligence ; semblable au St-Esprit, elle a l'amour, semblable au Père, au Fils et au St-Esprit, elle a dans son être, dans son intelligence, dans son amour, une même félicité et une même vie. »

Voir tout cela dans le texte de Bossuet.

Assez communément, on a interprété le mot *image de Dieu,* des dons de la nature, dans l'homme, et le mot *ressemblance,* des dons surnaturels de la grâce dans laquelle fut créé le premier homme et qu'il perdit par le péché originel. Mais cette interprétation ne s'impose pas, comme Bossuet vient de le dire.

Malgré la grandeur de ces dons (nature et grâce), on ne pouvait considérer la création de l'homme comme le chef-d'œuvre de Dieu, puisque l'homme est inférieur à l'ange, qui est pur esprit. Mais l'apparition du Christ, Homme-Dieu, au sein de l'humanité, suffit à faire pencher la balance en notre faveur. Notre titre de gloire principal est celui-ci : frères de Jésus-Christ.

II. — *Nous avons été faits à l'image de Jésus-Christ*

Le plan divin tend manifestement vers l'homme, mais l'histoire religieuse de l'homme culmine en Jésus-Christ.

S. Paul a expliqué ce plan de diverses manières :

1° *Supériorité de Jésus-Christ sur les Anges :*

« Il est l'image du Dieu invisible (donc en lui se réalise pleinement le mot du Créateur : Faisons l'homme à notre image), né avant toute créature (né dans la pensée divine, non par priorité dans le temps), car c'est en lui que toutes choses ont été créées, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles, Trônes, Dominations, Principautés, Puissances, tout a été créé par lui et pour lui » (Col., I, 15 et suiv.).

Même idée au chap. I de l'épître aux Hébreux, avec grands développements. Les anges ne sont que des serviteurs, Jésus-Christ est le *Fils !*

S. Paul résume sa pensée et le plan divin en entier, en cette parole saisissante : « Tout est à vous, mais vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu » (I Cor., III, 23).

En approfondissant ces profondes affirmations, on arrive à voir que le chef-d'œuvre de Dieu, c'est son Christ, que par suite, en faisant l'homme il a eu en vue son Christ, qu'en décrétant la nature de l'homme il a décrété la nature de son Christ, enfin qu'en modelant la chair même du premier homme, en formant son beau visage, avec tous ses organes il avait, si l'on peut dire, comme modèle invisible : son Christ (et pour le type féminin, la divine Mère du Christ, Marie). En ce sens, de tout enfant d'homme qui vient au monde on peut dire : c'est un petit Jésus (ou une petite Marie).

Tout cela est rigoureusement de foi, dès qu'il s'agit du côté spirituel. Nous verrons que tout ce qu'il y a en nous de divin, désormais, vient du Christ, est grâce du Christ, découle de la Croix rédemptrice du Christ. Mais il paraît assez original, au premier abord, d'appliquer cela même aux dons de la nature même au modelage du corps humain. C'est pourquoi, on est dans l'admiration, en trouvant cette magnifique pensée dans l'un de nos écrivains les plus profonds du passé, l'un de ceux que Bossuet citait le plus volontiers : Tertullien. Le texte date de 208 à 211, dans le traité *De la résurrection de la chair (P. L.,* II, col. 801 et 802).

« Il y a sans nul doute de grandes différences, dans les choses créées. Les plus petites étaient créées pour la plus digne, à savoir pour l'homme, à qui Dieu les a soumises. A juste titre donc, comme des servantes, toutes les choses, à son commandement et par son ordre, par la seule puissance de sa parole, avaient précédé. Puis l'homme, en tant que seigneur, fut établi par Dieu même...

« Ce n'était pas, à vrai dire, une grande chose que la fabrication de cet être matériel. Mais toute sa gloire viendrait de la main de Dieu, en tant qu'elle devait souffrir, être touchée, tirée, percée, clouée (à la croix). Songez donc que Dieu appliquait à ce mystère toute sa puissance, sa main, sa sagesse, son œuvre, ses plans, sa providence et avant tout son amour, alors qu'il en traçait les lignes. Tout ce que le limon de la terre devait traduire, se ramenait à la pensée du Christ, qui serait homme un jour, c'est-à-dire limon lui aussi, chair et Verbe, alors qu'il était terre alors ! C'est pourquoi le Père s'adresse en ces termes à son Fils : « Faisons

l'homme à notre image et ressemblance. » Et Dieu fit l'homme, c'est-à-dire qu'il le construisit à l'image de Dieu, c'est-à-dire du Christ. »

A l'appui de cette splendide pensée, on peut citer la parole de S. Paul, appelant le Christ : « Le premier-né de toute créature » (cité plus haut Col., I, 15). Ainsi un peintre commence son tableau par les ombres, le ciel, le décor, et le termine par la figure centrale, qui a été première dans son dessein, dans sa pensée, dans sa volonté, mais qui sera la dernière dans l'exécution.

* *

L'homme est donc bien, par le Christ, dont il est « membre », le chef-d'œuvre de la création. Il est l'image de Dieu, mais cette image n'a obtenu toute sa perfection qu'en Jésus-Christ. Elle se réalisera en nous, par la grâce du Christ ici-bas, mais seulement, en plénitude, au ciel :

« Nous sommes les enfants de Dieu et ce que nous serons un jour n'est pas encore manifesté, mais nous savons qu'au temps de cette manifestation, nous lui serons semblables (à Dieu), parce que nous le verrons tel qu'il est » (I Jo., III, 1 et suiv.).

Créés semblables à Dieu, nous aurons cette pleine ressemblance dans la vie éternelle.

Mais cette ressemblance sera aussi celle du Christ :

« Pour nous, notre cité est dans les cieux, d'où nous attendons aussi comme Sauveur le Seigneur Jésus, qui transformera notre corps si misérable, en le rendant semblable à son corps glorieux à lui, par sa vertu toute-puissante, qui lui assujettit toutes choses (Philippiens, III, 20-21).

Telle est la seule voie qui conduise à ce rêve perpétuel de l'humanité : *la divinisation*. Ceux qui la divinisent sans Dieu, se contredisent eux-mêmes, en leur orgueil et leur folie, mais la religion chrétienne tend au même but sublime.

LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

XVI

Les Exercices de piété (suite)

La Sainte Communion

5. ACTION DE GRACES

Il importe beaucoup dans la vie chrétienne, pour la sanctification de la journée, de profiter des quelques instants qui suivent la messe où l'on a communié. Car il s'agit alors de recueillir les fruits que l'Eucharistie apporte avec elle. Il faut s'entretenir avec Notre-Seigneur, présent en nous, pendant un temps plus ou moins long (là n'est pas l'essentiel ; les obligations et les possibilités de chacun entrent, d'ailleurs, ici, en ligne de compte), mais avec les sentiments, qui, vraiment, conviennent. Ce n'est pas de la durée de notre action de grâces, que nous devons nous préoccuper, mais de son intensité, de sa ferveur.

* *

Nous essaierons d'abord de faire le silence en notre âme. Que rien ne vienne, avec notre complicité, nous distraire !

Il n'est pas nécessaire d'avoir la tête dans les mains, ni même de fermer les yeux : c'est pourtant d'un grand secours pour être recueilli. Sainte Bernadette, quand elle était en présence du Saint-Sacrement, ramenait son voile en avant, de chaque côté, pour s'isoler davantage de tout ce qui l'entourait : elle se faisait ainsi, disait-elle, sa « petite chapelle ».

Ayons, nous aussi, notre « petite chapelle ». Fermons les portes de notre âme, et ses fenêtres ; n'y laissons pénétrer aucune pensée profane, ni l'image, trop captivante, d'aucune créature. Jésus l'habite. Il doit l'habiter seul, et, en ces moments-là, nous suffire. Faisons avec lui une solitude d'amour, *et laissons-le parler*. C'est dans ces minutes d'intimité parfaite, qu'il veut que nous écoutions avec soin ce qu'il a à nous dire. Car il a toujours quelque chose à nous dire : des félicitations, peut-être, à nous adresser, des encouragements, des consolations, ou des reproches... Il dissipera nos ténèbres, projettera quelques rayons de sa lumière sur notre vie... Il éclairera notre avenir et nous fera comprendre ce qu'il attend de nous... « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute » (I Reg., II, 10). « Vous avez les paroles de la vie éternelle » (Jo., VI, 69).

* *

Parlons-lui à notre tour. Malgré notre bonne volonté et notre respectueuse attention, nous ne l'avons-nous pas parfaitement compris. Prions-le d'avoir pitié de notre indigence, de ne pas se lasser et d'être plus clair encore, sinon aujourd'hui, un autre jour et dans une autre action de grâces.

Le moment sera venu de lui présenter nos hommages.

Nous l'adorerons, présent en nous, comme dans un tabernacle. Que les sentiments d'humilité qui conviennent à la créature vont de soi, en un pareil moment !... Dieu est en nous. Comparons et comprenons donc : lui, nous ! Lui, si grand ; nous, si petits ! Lui, tout ; nous, rien ! C'est exactement cela, puisque ce que nous sommes, ce que nous avons, nous le tenons uniquement et totalement de sa bonté. « Oh ! l'admirable chose ! Le Seigneur est la nourriture du pauvre, de l'esclave, du dernier des hommes. »

Ainsi, ce premier devoir de l'adoration nous incitera à remplir le second : celui de la *reconnaissance*, de l'action de grâces proprement dite.

Est-il possible que ce soit lui qui ait daigné venir en nous, et consenti à s'abaisser jusqu'à nous !... Offrons alors à Notre-Seigneur « toutes les actions de grâces qui ont été offertes à jamais dans le ciel et sur la terre par tous les anges, tous les hommes et toutes les créatures ; toutes les messes qui se diront dans toute l'Eglise pendant ce jour et jusqu'à la fin des siècles ; tout ce que vous êtes, tout ce que vous ferez et souffrirez pendant votre vie et surtout jusqu'à la première communion que vous aurez le bonheur de faire » (Saint-Jure). Il n'y a pas lieu de s'étonner d'une telle insistance : comment remercier, avec nos faibles ressources, ce Dieu fait Homme pour nous, et qui nous livre, pour notre nourriture, sa divinité et son humanité ?...

Encouragés par cet inappréciable bienfait, nous n'hésiterons pas à formuler nos *demandes*. « Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera ; jusqu'ici, vous n'avez rien demandé en mon nom !... » (Jo., XVI, 23).

Nous solliciterons toutes les grâces nécessaires pour que la journée qui commence soit meilleure que les précédentes, et que tous nos actes concourent à notre sanctification : c'est là le plus important. Quelles grâces ? Mais il suffit de considérer l'Eucharistie

elle-même, pour les connaître. Que se propose Jésus en se donnant à nous ? Pour tout dire d'un mot, il veut que nous nous donnions à lui. « O mon Seigneur et mon Dieu, faites en moi ce pourquoi vous y venez ; vous y venez pour vous unir à moi, pour m'appliquer les mérites de votre vie et de votre mort, pour m'enrichir de vos trésors, pour sanctifier mon corps et mon âme, pour me faire vivre d'une vie toute divine et en quelque sorte semblable à la vôtre... ; vous y venez pour vous procurer une gloire souveraine et qui vous est si justement due, pour avoir la joie et le plaisir de rendre vos travaux utiles et fructueux... Oh ! faites donc en moi ce pourquoi vous y venez !... Unissez-vous à moi, unissez-moi à vous, par des liens indissolubles de grâce et d'amour... ; appliquez-moi pleinement les mérites de votre vie et de votre mort ; sanctifiez mon corps et mon âme, toutes mes paroles, toutes mes pensées et toutes mes œuvres ; faites-moi vivre d'une vie toute divine ; glorifiez-vous pleinement en moi... » (Saint-Jure).

Ne craignons pas d'exposer à Jésus tous nos besoins, nos embarras spirituels, les obstacles qui se dressent devant nous, sur le chemin du bien ou du mieux, les tentations qui nous assaillent et qui nous font peur.

Disons-lui aussi nos nécessités temporelles, en nous en remettant à sa sagesse, qui sait, quand nous ne le savons pas, ce qui nous convient, et en nous conformant d'avance à sa sainte volonté.

Prions-le encore pour tous ceux qui nous sont chers, afin qu'ils l'aiment comme nous voudrions l'aimer, et afin qu'ils les prennent sous sa protection toute-puissante.

Nous nous garderons d'oublier les pécheurs ; nous lui demanderons de toucher leur cœur, depuis longtemps peut-être endurci, pour qu'ils « se convertissent et qu'ils vivent ».

Que de besoins à lui confier ! Que de grâces à solliciter pour nous ; pour l'Eglise, afin que les saints s'y multiplient ; pour les vocations sacerdotales et religieuses, afin que beaucoup d'âmes soient sauvées ; pour la France, afin qu'elle redevienne, dans la paix assurée, fidèle à sa mission chrétienne à travers le monde...

* *

Il nous restera à offrir à Jésus nos résolutions, sans vouloir, d'ailleurs, les trop multiplier.

S'engager, par exemple (cela s'impose en premier lieu) à combattre le défaut dominant, jusqu'à complète victoire.

Ensuite, à notre époque d'aveuglement, où les chrétiens oublient l'avertissement du Maître : « Vous êtes le sel de la terre et la lumière du monde, que votre lumière brille devant les hommes... », il faut promettre de vivre, pendant la journée, en vrais chrétiens, de sorte que les autres ne risquent rien à se régler sur nous : au contraire, se sentent attirés en hauteur.

Nous continuerons ainsi notre action de grâces, qui ne doit pas se terminer à l'église mais doit durer tout le jour, par les efforts que nous consentirons pour tenir nos promesses, et par le souvenir, très doux, du grand bienfait dont nous avons, le matin, été favorisés...

« Mon âme glorifie le Seigneur... Il a fait pour moi de grandes choses ».

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XLII

LE CHRISTIANISME EN OCCIDENT

S. Paul nous aprend dans sa deuxième Epître à Timothée (II Tim., IV, 10) que Tite alla en Dalmatie. Mais les détails manquent. Nous n'avons de renseignements certains pour cette première période que sur l'*Italie*.

* *

Rome, sans nul doute, posséda de très bonne heure une communauté chrétienne très florissante et devint pour l'Occident un foyer de rayonnement aussi important que Jérusalem et Antioche l'avaient été pour l'Orient. De Rome, le christianisme se propagea rapidement dans les autres parties de l'Italie, puis en Sicile, enfin dans l'Afrique du Nord ; au moins dans les villes où la langue latine était en usage. Quant à l'Espagne, la légende a tant brodé autour de l'histoire, qu'il est bien difficile de fixer la date de ses origines chrétiennes. Faut-il remonter jusqu'à S. Paul ? L'hypothèse de l'évangélisation de l'Espagne par l'Apôtre des Gentils s'appuie sur un triple témoignage :

a) Sur celui de S. Paul lui-même qui, dans sa lettre aux Romains (XV, 24-28) exprime son vif désir et son projet arrêté de partir pour l'Espagne ;

b) celui de S. Clément de Rome, qui affirme que S. Paul n'a subi le martyre qu'après avoir atteint les « bornes de l'Occident » ;

c) celui enfin de S. Jérôme déclarant que S. Paul se rendit en Espagne par la voie maritime.

En tout cas, l'apostolat de S. Paul en Espagne, si vraisemblable soit-il, a rencontré beaucoup moins de crédit que celui de S. Jacques le Majeur à Compostelle. Les légendes espagnoles, ici, ne sont pourtant pas fondées. S. Jacques, frère de S. Jean, a été décapité par ordre d'Hérode-Agrippa, en l'an 42. On ne voit donc pas à quel moment il serait allé évangéliser l'Espagne. Avant 42, aucun apôtre n'avait dépassé la contrée syro-palestinienne.

Parmi les pays qui peuvent prétendre à des origines apostoliques, il faut citer le *sud de la Gaule*. Le christianisme a dû y pénétrer de très bonne heure, soit par S. Paul, soit par des disciples des apôtres, soit par des chrétiens d'Asie Mineure. Nous étudierons prochainement les *traditions* et les *cultes* locaux qui se sont fait jour en France. A la fin de l'âge apostolique, à la mort de S. Jean, le christianisme était déjà répandu dans la majeure partie de l'Empire romain. Et si nous en croyons les plus anciennes traditions, il en avait dépassé de beaucoup les limites. Il avait jeté des rameaux jusque dans la haute Asie, en Mésopotamie avec S. Simon et S. Jude, en Perse avec S. Thomas, dans les Indes avec S. Barthélemy, en Ethiopie avec S. Mathieu et, nous l'avons vu, en Egypte et en Arabie.

* *

Quel fut le *nombre* des chrétiens, à la fin du Ier siècle ? Il est bien difficile de le fixer, même approximativement. Tacite, le grand historien latin qui mourut vers 120, parle bien d'une *multitude immense*, au temps de la persécution de Néron. Mais nous avons surtout le témoignage de Pline le Jeune, ami de l'empereur Trajan, gouverneur de la Bithynie qui,